

## BULLETIN MENSUEL

DE LA

**SOCIÉTÉ LINNÉENNE DE LYON**

FONDÉE EN 1822

RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE PAR DÉCRET DU 9 AOÛT 1937

des SOCIÉTÉS BOTANIQUE DE LYON, D'ANTHROPOLOGIE ET DE BIOLOGIE DE LYON  
REUNIES

et de leurs GROUPES RÉGIONAUX : ROANNE, BOURGOIN, VALENCE, ANNECY, etc.

Siège Social et Secrétariat Général : 33, rue Bossuet, Lyon (6<sup>me</sup>)Trésorier : M. A. PONCHON, 30, rue Malesherbes, Lyon (6<sup>e</sup>)

<b>ABONNEMENT ANNUEL</b>	France et Colonies-Françaises .....	<b>500 francs</b>
C. C. P. Lyon 101-98	Etranger .....	<b>600 —</b>

Espagne, Albarracin (Prov. de Teruel), juin-juillet, nombreux exemplaires des deux sexes (Coll. BOURSIN, WAGNER, SCHWINGENSCHUSS, REISSER, Naturhistorisches Museum, Wien).

La figure de *nycthemera* H.-S. (fig. 171) représente, par contre, et sans le moindre doute, un exemplaire ♀ (dimorphisme sexuel constant dans le genre) de *nictymera* B., c'est-à-dire de l'ex-*osmana* Wgnr., et non de *dalmata occidentalis* Brsn.

En ce qui concerne DUPONCHEL (Lép. Fr., Suppl. II, p. 604, pl. 50, fig. 3) <sup>2</sup>, il n'est pas possible de savoir de quelle espèce il s'agit, car la figure peut tout aussi bien représenter l'une ou l'autre.

Les figures de FREYER de *cataleuca* (Neuere Beiträge, 399, II, fig. 1-2 (1845) représentent le ♂ et la ♀ de la ssp. des Alpes de *St. lucerneae* L., nommée en premier par BOISDUVAL en 1833.

La synonymie de ces espèces s'établit donc comme suit :

*Standfussiana nictymera* B. (1834) (r. *nycthemera*) [= *osmana* Wgnr. ssp. *carriéi* Brsn. (1948)]

[*nycthemera* B., H.-S., fig. 171, ♀ (1845), nec Hübner-Geyer, fig. 852 (1835)]

[*simulatrix* auct. p. p. nec Hübner].

Alpes de France et de Suisse (Martigny).

ssp. *osmana* Wgnr. (1929).

Asie mineure, Arménie, Caucase.

*Standfussiana dalmata* Stgr. (1901)

[*nycthemera* Hb.-G. fig. 852 (1835), nec H.-S. fig. 171, ♀ (1845)].

[nec *nictymera* Boisduval (1834)]

Dalmatie et régions voisines.

ssp. *occidentalis* Brsn. (1956),

[*nictymera* auct. p. p. nec Boisduval]

[*simulatrix* auct. p. p. nec Hübner].

Péninsule ibérique, Pyrénées, Cévennes, Mt Ventoux, environs de Lyon, (? Bourgogne), Alpes de France, Suisse, Italie (Tyrol du Sud, Abruzzes).

et

*Euxoa decora* Schiff.

ssp. *simulatrix* Hb. fig. 712 (1826-1833).

[= *livida* Stgr. (1901)].

Alpes occidentales.

Je donnerai dans un travail ultérieur la figuration explicative nécessaire.

Présenté à la Section Entomologique en sa séance du 12 novembre 1955.

5. La référence donnée par STAUDINGER dans son Catalogue (1901), p. 143, est erronée.

## NOTES COMPLEMENTAIRES RELATIVES A LA PREPARATION DES HERBIERS

par Maurice GALINAT.

Faisant suite aux deux notes qui ont déjà paru sur ce sujet dans les « Pages d'initiation » <sup>1</sup>, nous nous permettrons d'ajouter ici quelques observations complémentaires résultant de notre expérience.

Pour que les pétales délicats de certaines fleurs se conservent avec leurs dimensions naturelles et ne se ratatinent pas au séchage, nous avons l'habitude de placer sur ces pétales de petits morceaux de papier afin d'augmenter la pression qui s'exerce sur eux, ces papiers étant renouvelés à chaque visite, puis, à la fin, enlevés. *Stellaria uliginosa*, par exemple, a des pétales d'une extrême fragilité et qui requièrent ce soin pour leur préparation; il en est de même pour les *Rosa*. Il est bon de faire de même pour les parties de feuillage qui avoisinent les parties saillantes comme les tiges ou les capitules: des bandes ou carrés de papier posés autour de ces parties répartissent la pression et permettent un aplatissement plus uniforme. Ex.: les fleurs ligulées d'*Anthemis*, bien aplaties autour du capitule saillant.

Comme cette préparation est longue et minutieuse, on peut, à la place, poser sur l'ensemble de l'échantillon plusieurs épaisseurs de papier de soie très léger qui, faisant coussin, répartissent uniformément la pression. Mais ce papier ralentit assez la dessiccation et nous préférons le premier procédé.

Contrairement à ce qui a été conseillé, nous nous trouvons bien de faire glisser avec précaution l'échantillon pour changer la feuille, humidifiée, sur laquelle il repose, et de le faire passer sur une autre feuille. Le séchage s'en trouve notablement accéléré. Cette opération délicate est toutefois impossible pour les plantes à tiges molles et sans consistance, les plantes aquatiques par exemple.

Pour les Liliacées, etc... à longues tiges sans feuilles, très longues à sécher, il y a intérêt à laisser déborder ces tiges hors des papiers de dessiccation et à les laisser sécher ainsi à l'air libre; par ex.: *Ornithogalum umbellatum* et les *Allium* qui exigent plus d'un mois pour sécher.

Pour les Orchidées et les Liliacées, dont les ovaires retiennent la sève et ont tendance à se développer et à mûrir au cours du séchage, il est avantageux de les piquer par dessous, avec une épingle, en nombreux petits trous, ce qui évite ces inconvénients (on peut même tremper l'épingle dans une solution de sublimé).

Les échantillons flétris reprennent quelquefois dans les vases, mais les plantes hygrophiles ou celles qui ont souffert de la sécheresse ne reviennent pas ainsi. Nous avons réussi à leur rendre leur turgescence en les immergeant complètement dans l'eau, puis les séchant dans des serviettes. Elles sont alors bonnes pour la mise en herbier.

\* \*

Pour conserver les couleurs, nous avons imaginé le procédé suivant qui exige une mansarde exposée au midi, avec fenêtre avançante sur la toiture. Cette fenêtre étant entre-baillée, on installe les plantes à sécher, serrées dans leur dispositif de pression, dans la partie avançante de la mansarde, à une certaine hauteur pour avoir plus de chaleur: grâce à des tabourets, boîtes, piles d'objets quelconques..., les plantes sont maintenues à soixante-dix centimètres environ au-dessus du plan horizontal fixe situé à hauteur de poitrine, plan existant devant toutes les fenêtres de mansardes. Ensuite, on aménage l'espace formé par cette partie avançante de mansarde en une sorte de petit enclos contenant les plantes, ceci en fermant à l'arrière cet avancement par une planche verticale, parallèle à la fenêtre, ayant exactement sa largeur et venant se coincer dans l'embrasure de cette fenêtre. Lorsque la planche est mise en place — c'est-à-dire lorsqu'elle repose par sa tranche inférieure sur le plan horizontal fixe situé devant la fenêtre — il est nécessaire que son bord supérieur n'atteigne pas tout à fait le plafond de cette partie avançante. De plus, il est bon d'avoir pris soin de clouer, auparavant, une étroite bande de feutre ou de vieux tapis sur les tranches latérales (droite et gauche) de cette planche, afin que, une fois en position, ces côtés latéraux (verticaux) viennent frotter sur le plâtre, contre les deux faces latérales de l'avancement de la mansarde.

Dans le petit réduit ainsi réalisé, la température, l'été, atteint 30 à 40°; d'autre part, le fil d'air, très sec et irradié, qui circule continuellement dans cet intervalle, permet de sécher les plantes en quelques heures, au lieu de plusieurs jours, et de conserver les couleurs.

Nous avons fait l'essai avec *Campanula patula* aux corolles bleues très délicates et nous avons constaté que, non seulement les couleurs se conservent, mais qu'elles se renforcent. Ainsi, les boutons de cette plante, de couleur bleue très pâle, deviennent bleu foncé. Mais il y a lieu de distinguer la décoloration au cours du séchage, de la décoloration à la conservation et, si ce procédé évite la

1. Voir les numéros de février, mai et juin 1951.

première, il n'évite pas la seconde ; et nos échantillons, d'un beau bleu, se trouvaient, au bout de six mois, identiques à ceux obtenus par séchage ordinaire. Ce procédé peut toutefois rendre service aux professeurs, par exemple, en leur permettant de présenter à leurs élèves, hors saison, des échantillons assez ressemblants. Notons que, dans les herbiers, certains bleus sont très fixes ; ex. : les Dauphinelles.

A côté de la décoloration, il y a la coloration fautive : ainsi les fleurs d'*Allium fallax* et *roseum* deviennent rouge vif et celles de *Primula officinalis* deviennent vertes à la longue dans les herbiers ; les feuilles de *Mercurialis perennis* deviennent bleues.

Il y a aussi la fragilité, que l'on observe chez les *Sedum*, *Erica*... ; *Erica vagans*, par ex., perd toutes ses feuilles en herbier. Mais cet inconvénient est minime chez nous, à côté de celui présenté par certaines plantes tropicales qui se brisent dans les herbiers et qu'on ne peut manipuler qu'avec d'innombrables précautions : *Derris uliginosa*, par ex., dans les folioles se désarticulent et que l'on ne peut même pas recoller tant elles sont lisses.

\*\*\*

Nous ne pouvons conseiller le format par trop petit qui est celui de ce bulletin, ni les herbiers faits de pièces détachées, car qu'est-ce qui prouve que ces pièces détachées appartiennent à la même plante ? Il n'y a que les très grandes plantes que l'on est obligé de présenter ainsi, en superposant au besoin leurs parties ; ex. : une feuille de *Laserpitium siler* sur laquelle repose l'inflorescence de cette même plante.

Le format 34×25 semble convenir assez bien, mais on peut très bien avoir, dans un même carton, des feuilles de formats différents, par ex. quelques feuilles plus petites, prises dans des « cahiers à dessin », qui sont de format 31×24, et dont le papier est bien rigide. Ainsi, les Ombellifères et les Graminées exigent un format assez grand ; pour les Caryophyllées et les Primulacées, un plus petit suffit. Les Mousses se contenteraient d'un format plus petit encore, et les Algues exigent souvent chacune leur format propre. Cette question est malheureusement trop souvent en rapport avec l'espace disponible de chacun, car l'herbier est un bagage encombrant. Mais, pour bien étudier les caractères des plantes, il faut pouvoir les loger entières et bien à leur aise sur la feuille. C'est seulement pour les plantes tropicales que le grand format 45×28 est de rigueur, car souvent une seule feuille suffit à le remplir ! L'herbier tropical nécessite aussi un vrai musée, où l'on conserve les fruits, écorces... trop épais pour être collés sur des feuilles de papier.

Pour attacher les plantes, nous préférons la toile gommée, plus résistante, en très petites bandelettes maintenues avec colle d'apport (seccotine). Beaucoup de Botanistes, maintenant, n'ayant pas le temps de faire ce travail de collage des plantes, les conservent détachées dans du papier de journal. Nous ne conseillons pas ce système. Certes, le temps est loin où l'on enjolivait avec amour les feuilles d'herbier, tel J.-J. ROUSSEAU dont l'herbier, détruit dans l'incendie de Berlin, était sur papier doré encadré de filets rouges, avec les plantes disposées avec soin, comme pour en faire un petit tableau.

\*\*\*

Nous avons remarqué qu'il y avait intérêt à placer les herbiers assez haut et loin des fenêtres, les insectes destructeurs d'herbier étant toujours près de celles-ci. Sur le sommet des armoires, bien qu'ils soient difficiles à atteindre et se couvrent de poussière, les herbiers se conservent fort bien sans être empoisonnés et n'embarassent pas. L'empoisonnement qui abîme les couleurs, qui est long à faire et ne dure pas, est inutile à notre avis ; mais il est bon de passer en revue de temps en temps son herbier, ne fût-ce que pour arrêter l'invasion des *Thrips*, ces très petits insectes allongés et sauteurs qui préexistent sur la plante fraîche, et qui ont l'inconvénient de ronger les pétales et peu à peu de les faire disparaître.

L'humidité, surtout sans aération, est le grand ennemi des herbiers ; c'est elle qui donne aux plantes cette teinte grisâtre uniforme, cet air passé et délavé qui fait que le botaniste n'a plus aucun plaisir à revoir ses plantes aimées, et que les caractères botaniques y sont plus difficiles à observer. Pour éviter cela, il ne faut pas laisser les herbiers, l'hiver, dans des pièces non chauffées, ni trop les calfeutrer. Pour un herbier, l'air n'est jamais trop sec.